

La transmission de normes et de représentations dissemblables

« *La petite vieille, elle, aimait travailler bien au chaud dans sa cuisine. Chaque jour, elle confectionnait pour son époux de délicieux gâteaux.* »

(Fronsacq, Franquin, 1975)

I. Une relative évolution des normes de genre

La littérature de jeunesse a, nous l'avons vu, été pointée du doigt par quelques chercheuses, soucieuses des visions selon elles profondément stéréotypées du masculin et du féminin transmises aux enfants par les albums leur étant destinés (Cromer, Turin, 1998 ; Brugeilles, Cromer, Cromer, 2002, 2013 ; Dafflon-Nouvelle, 2002, 2004, 2006 ; Ferrez, Dafflon-Nouvelle, 2003 ; Brugeilles, Cromer, 2005 ; Cromer, 2007, 2014 ; Brugeilles, Cromer, Panissal, 2009 ; Cromer, Dauphin, Naudier, 2010). Si l'analyse des mises en représentation de la confection de nourriture dans les livres pour la jeunesse considérés permet dans un premier temps de corroborer le constat d'une mise en scène de rôles sexuellement différenciés, nous verrons néanmoins que ces normes de genre ont récemment connu des évolutions.

1. Les femmes, garantes d'une cuisine familiale quotidienne

« *"Comme je suis en retard, Poupette ! Le déjeuner n'est pas prêt et ton papa va arriver !"* »

(Auteur anonyme, 1954)

Les ouvrages du corpus évoquant la confection domestique de nourriture, mettent majoritairement en scène des protagonistes féminins. Sur les 82 livres pour enfants considérés, 55 albums présentent en effet des femmes (ou des jeunes filles) s'appliquant à faire manger¹⁶⁶, tandis que les hommes – lorsqu'ils sont mentionnés – mettent quant à eux les pieds sous la table ou occupent – nous y reviendrons – une activité bien souvent professionnelle :

¹⁶⁶ Voir Annexe 9.

« La petite vieille, elle, aimait travailler bien au chaud dans sa cuisine. Chaque jour, elle confectionnait **pour son époux** de délicieux gâteaux. »
(*Le petit bonhomme de pain d'épice*, 1875)

« Poupette pensa que sa maman pouvait revenir assez tard et que, **lorsque son papa rentrerait vers midi, il serait sans doute obligé d'attendre**, car le déjeuner ne serait pas prêt. [...] Tout d'abord, elle se dépêcha de terminer le ménage que sa maman n'avait pas eu le temps de finir avant de partir. [...] "Comme je suis en retard, Poupette ! **Le déjeuner n'est pas prêt et ton papa va arriver !**" [...] Sur ces entrefaites, **le papa de Poupette arriva, bien affamé par une matinée de travail.** »
(Auteur anonyme, *Poupette petite cuisinière*, René Touret, 1954)

« Pour le repas de midi, Maman a fait de la bonne soupe aux tomates, des épinards, un rôti de veau et de la purée de pommes de terre. [...] "A table !" annonce-t-elle en apportant la soupière toute fumante. [...] **Maman sert tout le monde** en épinards, viande et purée. »
(Danblon, Mandelbaum, *Petite abeille, mange ta soupe !*, Dupuis, 1973)

« "A table", dit maman. Maman c'est une fée, elle met son tablier, elle jongle avec la poêle et la casserole. [...] **C'est papa qui rentre** avec des fleurs pour maman et un cadeau pour moi **dans sa mallette.** »
(Brunelet, *A table !*, Nathan, 1989)

« Maman adore cuisiner : un peu de ci, un peu de ça... Elle peut y passer la journée. »
(Callier, *J'aime pas le poisson*, Alice Jeunesse, 2003)

« Dans chaque enveloppe, on met la garniture que maman a préparée. »
(Hasegawa, Tachibana, *Mercredi c'est raviolis !*, L'école des loisirs, 2008)

Vingt-sept ouvrages seulement proposent pour leur part des histoires dans lesquelles des figures masculines s'appliquent à préparer – de façon non professionnelle – de la nourriture.

Il est en premier lieu à préciser que les personnages masculins des livres considérés sont plus largement représentés sous les traits d'animaux anthropomorphiques¹⁶⁷, tandis que les protagonistes féminins de ces albums sont pour leur part principalement des personnages humains¹⁶⁸. Seuls quatre ouvrages du corpus présentent de la sorte des figures masculines aux traits humains confectionnant, au sein de leur sphère privée, de la nourriture. Il est de surcroît

¹⁶⁷ 12 animaux anthropomorphiques – 4 personnages humains. Voir Annexe 9.

¹⁶⁸ 18 animaux anthropomorphiques – 36 personnages humains. Voir Annexe 9.

à souligner le fait que ces quatre livres présentent des situations pour le moins peu « ordinaires ». Le premier de ces albums (Nordqvist, 1985) met en effet en scène un vieil homme, *Auguste*, vivant seul avec son chat et souhaitant confectionner, pour celui-ci, un gâteau d'anniversaire. Dans cet ouvrage, l'accent est principalement mis sur les péripéties du personnage principal – qui éprouve des difficultés à réunir un certain nombre d'ingrédients nécessaires à la réalisation de la recette –, plus que sur la confection du gâteau d'anniversaire de *Picpus*. Le second livre (Dalrymple, 1999) propose l'histoire d'un grand-père s'adonnant à la préparation de pain avec son petit fils. La réalisation du pain est toutefois ici uniquement évoquée dans les trois dernières pages de l'album. Le reste de l'ouvrage est pour sa part consacré à la présentation du cycle de culture du blé : semence, pousse, récolte, puis transformation, en farine, chez le meunier, des grains de blés récoltés. Le troisième livre (De Rosamel, De Rosamel, 2007) présente un père de famille, s'appliquant à préparer, avec l'aide – néanmoins discrète – de sa femme, un pot-au-feu. Il est toutefois précisé, dans la première phrase de l'album que c'est « *pour faire une surprise* » que ce père de famille a « *décidé de [confectionner] un bon repas* », traduisant ainsi potentiellement l'exceptionnalité de la situation¹⁶⁹. Le dernier ouvrage (Thompson, Bean, 2008) relate enfin l'histoire du papa d'une jeune narratrice ayant réalisé pour sa fille une tarte aux pommes. Ce livre est néanmoins davantage centré sur l'écologie que sur la confection du gâteau en lui-même et apparaît comme étant une « ode » à la terre dans laquelle poussent les pommiers, à la pluie qui permet aux arbres de se développer, etc.

La confection domestique de nourriture est de la sorte, dans les albums étudiés, principalement laissée aux bons soins des femmes – alors essentiellement illustrées sous les traits de personnages humains –, les hommes étant pour leur part plus rarement présents derrière les fourneaux familiaux et, lorsqu'ils y font leur apparition, beaucoup plus largement représentés sous les traits d'animaux anthropomorphiques.

Il est en second lieu à souligner le fait que les personnages féminins considérés confectionnent majoritairement de la nourriture dans un cadre familial, préparant de cette façon le repas pour un ou plusieurs membre(s) de leur famille (mari, enfant(s), père de famille, grands-parents, etc.). Les protagonistes masculins présents dans les albums du corpus sont

¹⁶⁹ La dédicace rédigée par Godeleine de Rosamel au début de l'ouvrage est par ailleurs significative du caractère « militant » de la démarche : « A ma maman qui cuisinait bien les légumes (avant d'en avoir assez de cuisiner) ».

pour leur part davantage mis en scène en train de faire la cuisine dans un cadre amical¹⁷⁰, confectionnant de la sorte un gâteau – ou un repas – pour un ou plusieurs de leurs camarade(s). En effet, sur les 55 ouvrages du corpus dans lesquels les femmes cuisinent : aucun ne met en scène une (jeune) femme préparant à manger pour elle-même, 46 proposent une histoire dans laquelle le personnage féminin confectionne de la nourriture dans un cadre familial, huit livres présentent une femme ou une jeune fille cuisinant dans un cadre amical et un album met enfin en scène une cheffe cuisinière. Sur les 27 ouvrages du corpus dans lesquels des hommes préparent de la nourriture : deux livres proposent une histoire où des personnages masculins font à manger pour eux-mêmes, cinq présentent des hommes cuisinant dans un cadre familial, neuf mettent en scène des protagonistes masculins préparant de la nourriture dans un cadre amical, neuf albums présentent des chefs cuisiniers et deux ouvrages proposent enfin des histoires dans lesquelles les personnages masculins font le choix d'inviter des membres de leur famille au restaurant. Si *Martine* cuisine ainsi, par exemple, pour l'ensemble de sa famille élargie (frère, parents et grands-parents) (Delahaye, Marlier, 1974) et *Poupette* pour son papa et sa maman (Auteur anonyme 1954), *Pipo* s'applique quant à lui à préparer à manger pour son amie *Nina* (Lastrego, Testa, 1990) et *Monsieur Lapin* confectionne, pour sa camarade *Pauline*, une bonne « soupe aux légumes » (Auteur inconnu, 1997).

¹⁷⁰ Voir Annexe 9.

Illustration 5. Protagonistes féminins et confection domestique de la nourriture¹⁷¹



¹⁷¹ Légende : voir page suivante.

Auteur anonyme, <i>Poupette petite cuisinière</i> , René Touret, 1954.	Poirier, N., <i>Comment jouer à faire la cuisine</i> , Fernand Nathan, 1970.	Poirier, N., <i>Comment jouer à faire la cuisine</i> , Fernand Nathan, 1970.		
Poirier, N., <i>Comment jouer à faire la cuisine</i> , Fernand Nathan, 1970.	Auteur anonyme, <i>Le déjeuner en plein air</i> , Odege-Cil, 1970.		Auteur anonyme, <i>Le déjeuner en plein air</i> , Odege-Cil, 1970.	
Ungerer, T., <i>Le géant de Zeralda</i> , L'école des loisirs, 1970.	Ungerer, T., <i>Le géant de Zeralda</i> , L'école des loisirs, 1970.	Danblon, T., Mandelbaum, P., <i>Petite abeille, mange ta soupe !</i> , Dupuis, 1973.	Delahaye, G., Marlier, M., <i>Martine fait la cuisine</i> , Casterman, 1974.	
Valmont, J.P., Rainaud, M., <i>Je sais faire la cuisine</i> , Touret, 1980.	Brunelet, M., <i>A table!</i> , Nathan, 1989.		Rice, E., <i>Benoît fait un gâteau</i> , Flammarion, 1985.	
Claude-Lafontaine, P., <i>Coline et Colas. Le gâteau d'anniversaire</i> , Milan, 1994.	Callier, M-I., <i>J'aime pas le poisson</i> , Alice Jeunesse, 2003.	Lauer, D., <i>Juliette fait un gâteau</i> , Lito, 2004.	Deredel Rogeon, S., Mazali, G., <i>Pierre a mangé trop de bonbons</i> , Hemma, 2004.	Gagliardini, J., <i>Qu'est-ce qu'on mange ?</i> , La cabane sur le chien, 2005.

Illustration 6. Protagonistes masculins et confection domestique de la nourriture¹⁷²



¹⁷² Légende : voir page suivante.

<p>Auteur inconnu, <i>Pépin la Bulle. Le gâteau de Bamao</i>, Editions M.C.L., 1975.</p>	<p>Bond, M., <i>Paddington cuisinier</i>, Hachette, 1978.</p>	<p>Lastrego, C., Testa, F., <i>Pipo fait la cuisine</i>, Gründ, 1990.</p>
<p>Schneider, C., Pinel, H., <i>Quioui fait un gâteau</i>, Albin Michel Jeunesse, 1993.</p>	<p>Auteur inconnu, <i>Bruno et ses copains. Un gros gâteau</i>, PML Editions, 1995.</p>	<p>Auteur inconnu, <i>La cuisine de Monsieur Lapin</i>, Larousse, 1997.</p>
<p>Krings, A., <i>Norbert fait un gâteau</i>, L'école des loisirs, 1997.</p>	<p>Krings, A., <i>Norbert fait un gâteau</i>, L'école des loisirs, 1997.</p>	<p>Counhaye, G., Sacré, M-J., <i>Gros loup</i>, Mijade, 1998.</p>
<p>Modéré, A., Dufresne, D., <i>Petit-Pas fait un gâteau</i>, L'école des loisirs, 2001.</p>	<p>Courtin, T., <i>T'Choupi et la cuisine</i>, Nathan, 2012.</p>	<p>Courtin, T., <i>T'Choupi et la cuisine</i>, Nathan, 2012.</p>

Il est enfin à relever le fait que neuf livres du corpus proposent des histoires dans lesquelles des personnages féminins et des personnages masculins participent, dans une commune mesure, à la confection de nourriture. Ces albums mettent néanmoins majoritairement en scène des « enfants ». Sept des ouvrages considérés évoquent en effet de très jeunes protagonistes : frères et sœurs ou ami(e)s. Quant aux deux autres livres ils présentent pour leur part des événements paraissant peu « ordinaires ». Dans l'un d'entre eux (Danblon, Mandelbaum, 1973), est en effet dépeinte la préparation d'un repas dominical festif par l'ensemble d'une famille (parents et enfants). Cette situation est par ailleurs provoquée par la volonté du papa et de la maman de *Petite abeille* de faire aimer les légumes à leur fille cadette qui refuse d'en manger. Dans le second album (Clément, Siégel, 1986), une maman, levée aux aurores, prépare une fournée de petits biscuits pour son mari et ses enfants qui dorment encore, puis part se promener. A leur réveil, les deux jeunes protagonistes, constatant que cette dernière a omis d'éteindre le four et que les gâteaux sont en conséquence entièrement brûlés, décident de sortir leur papa de son sommeil. Ensemble, ils font alors le choix de reproduire à l'identique la recette effectuée plus tôt par la mère de famille, afin que celle-ci ne s'aperçoive de rien. Si la confection des biscuits apparaît comme étant quelque peu périlleuse, le papa et ses deux enfants parviendront néanmoins finalement à réaliser avec succès les biscuits. Ces deux ouvrages dans lesquels des personnages féminins et des personnages masculins cuisinent dans une commune mesure offrent ainsi à voir des situations relativement exceptionnelles qui ne constituent *a priori* pas des habitudes instituées.

Les livres du corpus considéré portant sur la confection de nourriture au sein de la sphère privée proposent de cette façon majoritairement le modèle d'un personnage féminin humain (mère de famille ou jeune fille) préparant à manger dans un cadre familial et de la sorte garant de la réalisation quotidienne et domestique des repas. Les albums étudiés mettant en scène des protagonistes masculins – beaucoup moins nombreux – proposent pour leur part presque essentiellement le modèle d'un personnage représenté sous les traits d'un animal anthropomorphe, confectionnant quant à lui de la nourriture dans un cadre amical. Si la cuisine quotidienne, réalisée au sein de la sphère privée, apparaît ainsi comme étant très largement laissée aux bons soins des (jeunes) femmes, il se trouve en revanche en être autrement de la préparation de nourriture dans un cadre professionnel.

2. La prérogative masculine de la cuisine professionnelle

« Pour ceux qui ne le savaient pas, le papa de Félicité est boulanger rue du Croissant de Lune. » (Joly, Barcilon, 2009)

Les ouvrages du corpus évoquant la confection de nourriture dans un cadre strictement professionnel mettent presque exclusivement en scène des protagonistes masculins. Sur dix livres pour enfants présentant un/des personnage(s) ayant un métier de bouche, neuf albums font en effet référence à de (jeunes) hommes¹⁷³, s'appliquant alors à pâtisser ou à cuisiner :

« Il est **chef pâtissier**. »

(Deru, Alen, *Le lutin pâtissier*, Gautier-Languereau, 1984)

« Dans un **restaurant** de province, travaille un petit cuisinier [...] et il deviendra certainement un **très grand cuisinier**. »

(Auteur inconnu, *Le petit cuisinier*, Hemma, 1987)

« On vient de loin pour acheter les gâteaux de Gros Loup. »

(Counhaye, Sacré, *Gros loup*, Mijade, 1998)

« De tous les délicieux gâteaux que prépare son papa, il y en a un que Félicité préfère. [...] Pour ceux qui ne le savaient pas, **le papa de Félicité est boulanger** rue du Croissant de Lune. »

(Joly, Barcilon, *La fée Baguette aime la galette*, Lito, 2009)

« [Sophie] court dans la cuisine rejoindre **son papa cuistot**. »

(Weishar-Giuliani, Legeay, *Hugo un héros...un peu trop gros*, Alice Jeunesse, 2011)

Toques¹⁷⁴ et vestes de cuisine sont ainsi essentiellement portées par des personnages masculins, assumant des fonctions de « *(chef[s]) cuisinier[s]* », de « *(chef[s]) pâtissiers* » ou encore de « *boulangers* ». Un seul ouvrage – récent – du corpus propose pour sa part une histoire dans laquelle est mise en scène une (belle) jeune femme exerçant le métier de (cheffe) cuisinière :

« La **cuisinière** mélangeait, étalait, découpait, remplissait... [...] La **cuisinière** recouvrait, badigeonnait, quadrillait et enfournait. [...] « Je sors

¹⁷³ Voir Annexe 9.

¹⁷⁴ Il est à relever la présence quasi systématique, dans les illustrations, de l'« attribut » que représente la toque.

la galette du four ! Venez, venez tous ! » Puis elle la posa sur la table et la tailla en parts égales. La **cuisinière** prit l'enfant sur ses genoux et déposa sur sa joue un bisou si doux si doux... »

(Brière-Haquet, Mathy, *Une histoire de galette et de roi*, Flammarion, 2011)

Il est à préciser le fait que si l'unique (jolie¹⁷⁵) professionnelle de la cuisine du corpus étudié se trouve être représentée sous les traits d'un animal anthropomorphe, les protagonistes masculins mis en scène en train de confectionner de la nourriture dans le cadre de leur métier sont pour leur part très majoritairement des personnages humains¹⁷⁶ :

Illustration 7. Protagonistes masculins confectionnant de la nourriture dans le cadre d'une profession¹⁷⁷



¹⁷⁵ Il est en effet, dans l'ouvrage, souvent fait état de la beauté de cette cheffe cuisinière dont le roi pour lequel elle cuisine tombe amoureux.

¹⁷⁶ 2 animaux anthropomorphiques – 7 personnages humains. Voir Annexe 9.

¹⁷⁷ Légende : voir page suivante.

Larissa, M., Van Leeuwen, N., <i>Le festin des Lutins</i> , Hachette, 1965.	Larissa, M., Van Leeuwen, N., <i>Le festin des Lutins</i> , Hachette, 1965.	Larissa, M., Van Leeuwen, N., <i>Le festin des Lutins</i> , Hachette, 1965.
Deru, M., Alen, P., <i>Le lutin pâtissier</i> , Gautier- Languereau, 1984.		Auteur inconnu, <i>Le petit cuisinier</i> , Hemma, 1987.
Counhaye, G., Sacré, M-J., <i>Gros loup</i> , Mijade, 1998	Weishar-Giuliani V., Legeay, C., <i>Hugo un héros...un peu trop gros</i> , Alice Jeunesse, 2011.	Butschkow, R., <i>Moi aussi, je serai cuisinier</i> , Piccola, 2012.

Illustration 8. Protagoniste féminin confectionnant de la nourriture dans le cadre d'une profession



Brière-Haquet, A., Mathy, V., *Une histoire de
galette et de roi*, Flammarion, 2011.

Les livres du corpus considéré portant sur la confection de nourriture dans le cadre d'une profession présentent de cette façon majoritairement le modèle d'un protagoniste masculin humain (chef cuisinier ou pâtissier), tandis que le seul personnage féminin ayant un métier de bouche est pour sa part représenté sous les traits d'un animal anthropomorphisé. Tout se passe de la sorte comme si, dans les livres pour les enfants, l'utilisation d'animaux anthropomorphes « (*appelés encore animaux habillés ou animaux humanisés*) » (Brugilles, Cromer, 2005, p. 29), permettait de proposer des modèles « transgressifs », allant à l'encontre de normes de genre « stéréotypées » paraissant être relativement immuables¹⁷⁸.

Le corpus de littérature de jeunesse analysé transmet ainsi la vision d'une cuisine quotidienne et familiale principalement réalisée par les femmes et d'une cuisine professionnelle largement assurée par les hommes. Rappelant les distinctions (privé/public, personnel/professionnel, etc.) souvent relevées par les chercheurs (Belotti, 1974 ; Cromer, Turin, 1998 ; Dafflon-Nouvelle, 2002 ; Brugilles, Cromer, Panissal, 2009) entre les fonctions attribuées aux personnages féminins et celles « réservées » aux protagonistes masculins, ces différences paraissent de cette façon confirmer l'idée selon laquelle les albums véhiculeraient des représentations « genrées ». L'étude des livres réunis permet néanmoins de mettre en lumière non seulement l'existence de quelques ouvrages proposant aux jeunes lecteurs des modèles de comportement dissemblables, mais également, une évolution quant à la manière dont ces normes de genre ont été, au fil du temps, signifiées aux enfants (Chapitre 5).

3. Des ouvrages récents proposant d'autres modèles de comportement : quelques exemples d'inversion des rôles masculins et féminins

« *C'est bientôt l'heure de manger : papa va préparer le dîner.* » (Courtin, 2012)

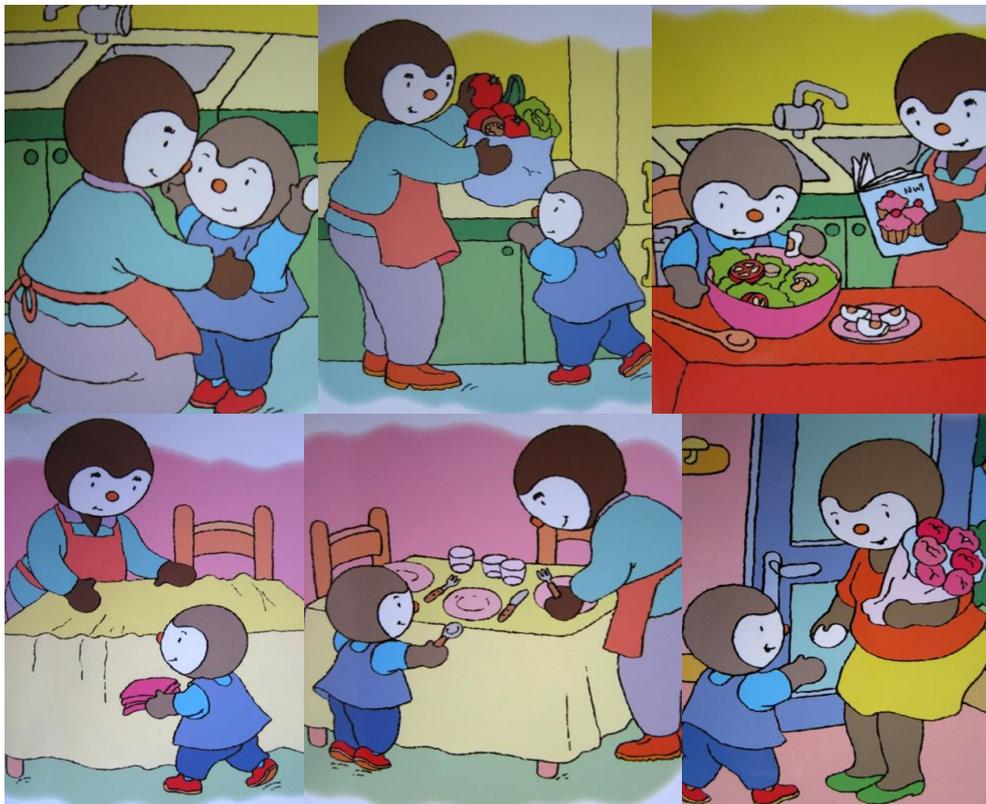
Certains ouvrages proposent en premier lieu une vision plus masculine de la cuisine domestique. Paru en 2012 aux éditions Nathan, l'album *T'Choupi et la cuisine* met en effet par exemple en scène une véritable inversion des rôles masculins et féminins, présentant ainsi aux enfants un modèle différent d'attribution des tâches domestiques entre les sexes. Dans ce livre, c'est le père de famille qui s'affaire à la préparation du déjeuner familial. Après avoir fait les courses, ce dernier s'applique en compagnie de son fils, non seulement à confectionner

¹⁷⁸ Cela se vérifie autant pour les mises en représentation de la cuisine domestique que pour celles de la cuisine professionnelle.

une salade ainsi qu'une tarte aux pommes, mais également à dresser le couvert. Arrivant de l'extérieur avec un bouquet de fleurs qu'elle dispose sur la table, la maman du jeune garçon ne fait pour sa part son apparition qu'au moment de la dégustation du repas. Bien que par l'intermédiaire d'animaux anthropomorphisés, c'est de cette façon une organisation familiale fortement différente de celle prévalant habituellement dans les albums destinés aux petites filles et aux petits garçons, qu'offre à voir cet ouvrage aux jeunes lecteurs :

« C'est bientôt l'heure de manger : **papa va préparer le dîner**. [...] **Papa sort les courses**. "J'ai acheté des tomates, des champignons et un concombre : on va faire une bonne salade !" [...] Pour faire la sauce de la salade, **papa verse de l'huile**, du vinaigre, du poivre et une pincée de sel dans un bol. [...] Pendant ce temps, **papa regarde le livre de recettes**. [...] Avec la farine et le beurre, **papa fait une grosse boule de pâte**. [...] **Papa déplie la nappe**. Et maintenant, on prépare la table : "Je vais chercher les assiettes". [dit le papa] Puis **papa revient avec les verres et les couverts**. [...] Ding, dong ! Qui sonne à la porte ? "Mmm... Ca sent bon ici !" dit **maman**. T'Choupi est tout fier. "J'ai fait une tarte avec papa." [...] Et pour décorer la table, maman a une idée : elle apporte un magnifique bouquet de fleurs. »

Illustration 9. T'Choupi et la cuisine (Courtin, Nathan, 2012)



Écrit et illustré par Chantal et Godeleine De Rosamel et paru en 2007 aux éditions Albin Michel Jeunesse, l'album *Nous on n'aime pas les légumes* propose également aux enfants une vision différente de la confection domestique de nourriture. C'est en effet le père de famille qui, dans cet ouvrage, est à l'initiative de la confection du repas. Celui-ci se rend en conséquence au marché, afin d'y acheter des *légumes tout frais*, puis, de retour au domicile familial, s'attèle en compagnie de ses enfants à la préparation du plat. Si la mère de famille participe également à la confection du repas, elle n'est toutefois (au sujet de son implication dans la réalisation de la recette) citée qu'une seule fois dans le texte. Cet ouvrage de littérature de jeunesse propose de la sorte, si ce n'est une véritable inversion des rôles masculins et féminins, du moins une vision plus « égalitaire » de la confection domestique de nourriture :

« Pour faire une surprise, **papa a décidé de préparer un bon dîner. Il est revenu du marché**, chargé d'un très lourd panier. [...] "Un super pot-au-feu !" répond papa. "Du bœuf et des légumes cuits à l'eau et bien tendres, fondant sous la langue, vous verrez c'est extra !" [...] **Papa ferme le couvercle.** [...] "Les épices ! Sans elles **mon** pot-au-feu aurait l'air de quoi !" S'exclame papa. **Il ajoute** aussitôt quelques feuilles de laurier, six grains de poivre noir et trois clous de girofle, puis un peu de gros sel. »

Illustration 10. *Nous on n'aime pas les légumes*
(De Rosamel, De Rosamel, Albin Michel Jeunesse, 2007)



Il est important de souligner le fait que ces deux livres – pour le premier, numéro d'une collection grand public principalement vendue en grande surface, pour le second, production plus confidentielle alimentant plus largement les rayons des librairies

spécialisées – sont susceptibles de ne pas se retrouver entre les mains des mêmes enfants. En effet, comme le relève Stéphane Bonnéry : « *le choix des albums se fait dans les familles populaires à partir de héros et de séries, alors que dans les familles "cultivées" ce choix s'opère sur d'autres critères* » (2014, p. 222). Si *Nous on n'aime pas les légumes* est ainsi *a priori* davantage amené à garnir les bibliothèques des foyers relativement favorisés, l'ouvrage de la collection *T'Choupi*¹⁷⁹ est pour sa part plus à même d'être en la possession de jeunes lecteurs appartenant à des milieux plus défavorisés (comme à des milieux moins modestes (Coulangeon, 2004)¹⁸⁰). En transmettant tous deux une vision plus masculine de la cuisine domestique, ces deux ouvrages permettent de cette façon, selon toute vraisemblance, à des enfants susceptibles de ne pas appartenir au même milieu social, d'accéder à des normes de genres et à des modèles de comportement différents de ceux fréquemment délivrés par la littérature de jeunesse. Quelle que soit leur origine sociale, petites filles et petits garçons peuvent de la sorte côtoyer des albums transmettant des représentations différentes des rôles masculins et féminins.

Paru en 2011 aux éditions Flammarion, l'ouvrage *Une histoire de galette et de roi* (Brière-Haquet, Mathy) propose en second lieu une vision plus féminine de la cuisine professionnelle. Bien que représentée sous les traits d'un animal anthropomorphisé, la (cheffe¹⁸¹) cuisinière mise en scène dans cet album porte en effet néanmoins fièrement une toque de cuisine et participe de cette façon à féminiser l'image des métiers de bouche habituellement véhiculée par les ouvrages destinés aux jeunes lectrices et aux jeunes lecteurs :

« Mais une fois [le roi] arrivé, il fut bien étonné d'entendre la **belle** cuisinière compter d'une drôle de manière : 500 grammes de pâte feuilletée, 100 grammes de poudre d'amandes [...]. La cuisinière mélangeait, étalait, découpait, remplissait. Qu'elle était **jolie** couverte de farine. [...] La cuisinière recouvrait, badigeonnait, quadrillait, et enfournait. [...] Mais la **jolie** cuisinière ouvrit grand la fenêtre : "Je sors la galette du four ! Venez, venez tous !" Puis elle la posa sur la table et la tailla en parts égales. »

¹⁷⁹ Il est par ailleurs à relever le succès rencontré par cette collection et l'audience qu'elle a en conséquence auprès des jeunes générations.

¹⁸⁰ Selon Philippe Coulangeon, la nouvelle « distinction » se caractérise par un éclectisme des goûts en milieu favorisé, les milieux plus défavorisés se contentant pour leur part d'une consommation de culture moins légitime.

¹⁸¹ Le mot « cheffe » n'apparaît jamais dans le contenu textuel de cet album.

Illustration 11. *Une histoire de galette et de roi*
(Brière-Haquet, Mathy, Flammarion, 2011)



En présentant une vision plus masculine de la cuisine familiale journalière et une image plus féminine de la cuisine professionnelle, ces trois albums récents – parus en 2012, 2007 et 2011 – s'écartent ainsi des représentations stéréotypées du féminin et du masculin pouvant prévaloir dans les livres pour les enfants. L'offre en matière de littérature de jeunesse n'étant pas exclusive, petites filles et petits garçons sont dès lors potentiellement amenés à côtoyer des visions différentes de la répartition des rôles entre les hommes et les femmes.

II. Des représentations contrastées de la gourmandise

L'analyse du corpus de littérature de jeunesse étudié dans le cadre de cette thèse permet par ailleurs de mettre en lumière l'existence de représentations dissemblables de la « gourmandise ». Différentes périodes de temps ont été identifiées. Aucune évolution n'étant linéaire, les frontières entre ces périodes sont néanmoins poreuses. Chacune d'entre elles est ainsi susceptible d'abriter des albums que nous pourrions dire « rétrogrades » – porteurs d'une représentation « antérieure » – et des ouvrages que nous pourrions caractériser de « précurseurs » – porteurs d'une vision relativement novatrice et future. Cette partie, ni consacrée à l'examen minutieux des contextes sociaux ayant permis l'avènement de ces représentations, ni destinée à identifier finement les bornes historiques des périodes définies (et données ici davantage à titre indicatif), a pour objectif principal de mettre en exergue les

différentes représentations de la gourmandise se côtoyant aujourd'hui dans l'offre en matière de littérature de jeunesse et étant ainsi transmises aux petites filles et aux petits garçons.

1. La gourmandise mère de tous les vices

« *A quoi bon à l'aide crier : c'est la gourmandise qui le tue.* » (Heinrich Campe, 1779-1830)

Dans de nombreux ouvrages parus avant les fin des années 1960, la gourmandise apparaît comme étant un véritable défaut, engendrant de nombreux autres vices tels que le vol, le mensonge ou encore l'égoïsme¹⁸². Sur neuf livres, parus avant le début des années 1970 et portant sur la consommation (considérée comme excessive) de nourriture, sept albums présentent en effet la gourmandise de façon négative. Souhaitant, la plupart du temps, ne pas partager les aliments qu'il s'apprête à déguster, le glouton menace alors notamment dangereusement le lien social, que l'acte alimentaire permet habituellement de tisser. Dans ces ouvrages, le gourmand est dès lors en premier lieu fréquemment décrit en des termes bien peu favorables :

« [L]a tranquillité [de Donald] va être troublée par un **indésirable**. [...] Voilà l'**intrus**. [...] dont les joues rondes et le ventre rebondi montrent qu'il est très gourmand. [...] "Va-t'en **gros Glouton**." Le gourmand est maintenant trop gros et trop lourd. "Comment chasser **ce monstre** de chez moi ?" »

(Walt Disney, *Donald et le cousin glouton*, Hachette, 1963)

« "Pinet a volé ma carotte, explique vivement Plouf indigné. Il l'a emportée dans son terrier pour la manger **tout seul, le vilain glouton !**" [...] "Fi ! Plouf, **vilain glouton** toi-même c'est toi qui voulais manger **seul** ta carotte, n'est-ce pas ? Il n'en est pas question ! Je n'aime pas les **gloutons**, dit [la maîtresse]." »

(Larissa, Van Leeuwen, *Plouf le glouton*, EGI, 1963)

« Pendant [que le chat et le chien] étaient partis [inviter les enfants], un **chien méchant** passa près du gâteau et se dit : "Ah, ah, très bonne odeur ! Voilà quelque chose pour mes **grandes dents**." Il renifla, renifla, et son museau vint cogner juste contre le gâteau. "Ah, ah, voilà, voilà ! Et maintenant, mangeons." Le **méchant chien** se jeta sur le gâteau. [...] Ils regardèrent, ils regardèrent, et voilà, là-bas, sous un buisson d'églantines, un

¹⁸² Voir Annexe 10.

grand chien méchant couché. »

(Hirsch, *Un gâteau 100 fois bon*, Flammarion, 1971)

Illustration 12. Le « *cousin glouton* » de Donald



Walt Disney, *Donald et le cousin glouton*, Hachette, 1963.

La plupart du temps assimilée, dans ces livres, à une obscure faiblesse, l'ingestion effrénée de nourriture se trouve en second lieu faire l'objet de vives réprobations et être à l'origine de sévères réprimandes. De la remontrance à la mort, en passant par l'indigestion, le glouton ne parvenant pas à se contrôler et entretenant au détriment du lien social un lien étroit avec la nourriture est en effet, dans ces ouvrages, victime de condamnations parfois violentes, touchant, dans la majorité des cas, aux corps des gourmands (souffrances diverses, morts violentes, maux de ventre, piqûres d'abeilles, démangeaisons, brûlures, étouffements, etc.) :

« [S]oudain **il se sent mal, il se tord** comme un serpent : **jamais ne s'est senti si mal, ça brûle** tel un charbon ardent. A quoi bon à l'aide crier : c'est **la gourmandise qui le tue**. Ce sucre il avait cru, était arsenic en vérité. »

(Heinrich Campe, *Frédéric le famélique*, Kleiner Kinderbibliothek, 1779-1830) (Diasio, 2004)

« Le Parsi prit la peau, et il secoua la peau, et il frotta la peau et il l'incrusta de vieilles miettes de gâteau, sèches et rêches, et de quelques groseilles brûlées, autant qu'elle pouvait en contenir. [...] [Le Rhinocéros] boutonna les trois boutons et **ça le râpait** comme des miettes dans un lit. Il voulut se gratter, mais cela ne fit qu'aggraver les choses, alors il s'allongea sur le sable et se roula, se roula, se roula encore, et chaque fois qu'il se roulait, les miettes du gâteau le **démangeaient davantage**. Et de pis en pis. »

(Kipling, *Herford, How the Rhinoceros got his Skin*, Saint Nicholas Magazine, 1879)

« "Aïe ! **Au secours** Maman ! Je suis prisonnier et **les abeilles me piquent.**" [Glouton] est tout **meurtri.** [...] Glouton se promet bien de ne plus être un ourson gourmand. »

(Auteur anonyme, *Glouton l'ourson*, Editions Hemma, 1967)

« Il avala, il avala, il en avait **les larmes aux yeux**, parce que l'intérieur du gâteau était encore brûlant. Il **s'étouffa une fois, deux fois**, se remit à avaler, et tout le gâteau y passa. [...] Ils regardèrent, ils regardèrent, et voilà, là-bas, sous un buisson d'églantines, un grand chien méchant couché, et **il pousse de gros soupirs** : "Heu, heu, heu..." Il a trop mangé de gâteau. Maintenant, **ça le gêne partout, il a très mal au ventre.** Le méchant chien crie : "Hou, **ça fait mal ! Hou, ça fait mal !** Il y avait trop de bonnes choses dans ce gâteau, c'est pour ça, c'est pour ça !" »

(Hirsch, *Un gâteau 100 fois bon*, Flammarion, 1971)

Illustration 13. Punitions s'abattant sur les protagonistes gourmands



Ivanovsky, E., *Les petits ours trop gourmands*, Gautier-Languereau, 1962.

Hirsch, L., *Un gâteau 100 fois bon*, Flammarion, 1971.

Auteur anonyme, *Glouton l'ourson*, Editions Hemma, 1967.

A l'exception du livre intitulé *Dame Tartine* (Devaux, 1997¹⁸³), au sein duquel la consommation de douceurs apparaît comme étant encouragée, les albums du corpus parus avant la fin des années 1960 présentent de la sorte, pour la plupart, la gourmandise comme un « péché moral », menaçant le lien social comme la vertu individuelle du glouton et étant à l'origine de châtiments, souvent corporels, dont l'enseignement devant en être tiré est autant le retour à une conduite alimentaire plus raisonnable, que le renoncement aux différents défauts engendrés par ce « vice » (ne plus désobéir, ne plus voler, partager sa nourriture, etc.).

2. La gourmandise comme source de plaisir

« *Il jette un regard gourmand sur la crème, les choux roses et blancs. "Servez-vous bien, mes chers amis. Régalez-vous !"* » (Kahn, Chica, 1982)

Le début des années 1970 est caractérisé par un renouveau de l'image de la gourmandise diffusée par les ouvrages destinés aux enfants. La valorisation de l'hédonisme – notamment engendrée par les bouleversements sociaux survenus en France à la fin des années 1960 – se traduit en effet, dès le début de la décennie suivante, par la mise en scène, dans de nombreux livres, d'une gourmandise relativement « décomplexée ». Certains albums du corpus évoquent alors en premier lieu l'abondance de nourriture tout comme la consommation de nombreux mets (sucrés), sans néanmoins que le terme de « gourmandise » soit à un moment de l'histoire spécifiquement mentionné. D'autres ouvrages du corpus étudié présentent en second lieu la gourmandise sous un jour meilleur¹⁸⁴. De simples expressions évoquant en des termes favorables les *gourmands* (et non plus les *gloutons*), à de véritables « encouragements » à la gourmandise, de nombreux albums transmettent en effet, dès le début des années 1970, une vision davantage positive du plaisir de manger et d'être gourmand :

« L'idée ne déplaît pas à **notre ami**, il faut rester toute la journée au milieu des sauces, des ragouts, des crèmes et des desserts, et **[Draghetto] est très gourmand.** »

(Auteur inconnu, *Draghetto le petit cuisinier de luxe*, Artima, 1979)

¹⁸³ Comptine traditionnelle, 1950.

¹⁸⁴ Sur 23 ouvrages portant plus spécifiquement sur la consommation de nourriture : 7 n'évoquent pas la gourmandise en tant que telle ; 12 la présentent comme un comportement, sinon positif, du moins pas négatif ; 3 seulement la présentent comme un « défaut » et 2 ouvrages enfin, publiés en 1990, évoque les méfaits des déséquilibres alimentaires.

« "Le pauvre gâteau !" dit tristement Comice. Il jette un **regard gourmand** sur la crème, les choux roses et blancs. [...] "**Servez-vous bien**, mes chers amis. **Régalez-vous !**" [...] "**Quel délice**, cher monsieur." »
(Kahn, Chica, *Le gâteau de Nino Navet*, Hachette, 1982)

« Et voilà que Tim sort du four le plus beau de tous les gâteaux ! [...] "Je peux en avoir un morceau ?" dit [**le magicien gourmand**. "**Vous pourrez l'avoir tout entier si vous l'aimez !**" [...] Le magicien veut **d'autres gâteaux, de gros gâteaux tous les jours** dans son beau château. [...] [Le Lutin Pâtissier] fait des **babas**, des **tartes**, des **éclairs**, des **choux à la crème pour tous ceux qui les aiment**. »
(Deru, Alen, *Le lutin pâtissier*, Gautier-Languereau, 1984)

« "Dis donc, **petit coquin**...tu as mangé [toute la confiture] ! » [...] « [Le gâteau] est **délicieux**..." [...] "**Quel régal !**" »
(Cowley, Adams, *Maman hérisson prépare un gâteau*, Mike Morris Productions Ltd., 1984)

« Assis tranquillement dans le jardin, Auguste et Picpus avaient **dégusté le délicieux gâteau**. »
(Nordqvist, *Le gâteau d'Auguste*, Centurion, 1985)

« Quand Fleur mange du **saucisson**, **ses yeux brillent** comme des soleils bleus. [...] Elle **déguste** son saucisson... **Le rêve**... »
(Pernusch, Le Pollotec, *Fleur a bon appétit*, Editions G.P., 1986)

« [Capucine] a mangé le chocolat ! **Elle est gourmande comme tout**... »
(Clément, Siégel, *Les Grignotoux font la cuisine*, Editions G.P., 1986)

« "Tu vas être contente, Coralie [dit sa maman] ; comme dessert il y a du gâteau au chocolat." "Youpee ! **On va se régaler !**" »
(Millour, G., Couronne, *Coralie au marché*, Hemma, 1988)

« [L]es tartelettes aux pommes, les chaussons aux pommes...et les tartes aux pommes **mettent l'eau à la bouche des petits gourmands**. »
(Wabbes, *J'aime les pommes*, L'école des loisirs, 1993)

« Et ils se **régaleraient**...comme toi, quand ta maman fait des gâteaux ! »
(Lallemand, Geneste, *A table, les oursons*, Hachette jeunesse, 1995)

Illustration 14. Personnages gourmands



<p>Auteur inconnu, <i>Pépin la Bulle. Le gâteau de Bamao</i>, Editions M.C.L., 1975.</p>	<p>Auteur inconnu, <i>Pépin la Bulle. Le gâteau de Bamao</i>, Editions M.C.L., 1975.</p>	
<p>Pernusch, S., Le Pollotec, A., <i>Fleur a bon appétit</i>, Editions G.P., 1986.</p>	<p>Bour, D., Aubinais, M., <i>Les repas préférés de Petit Ours Brun</i>, Bayard Jeunesse, 1997.</p>	<p>Bour, D., Aubinais, M., <i>Les repas préférés de Petit Ours Brun</i>, Bayard Jeunesse, 1997.</p>
<p>Lallemand, E., Geneste, M., <i>A table, les oursons</i>, Hachette jeunesse, 1995.</p>		

C'est ainsi un véritable champ lexical du plaisir (régal (se régaler) (x4), délice (délicieux) (x3), déguster (x2), aimer (x1), content (x1)) que ces livres s'appliquent à diffuser.

Il est en dernier lieu à souligner le fait que, dans ces ouvrages, la gourmandise n'est ni réprimée, ni punie¹⁸⁵ et apparaît même, dans certains albums, comme pouvant être récompensée¹⁸⁶. Feignant d'être malade afin que ses amis lui donnent leurs parts de gâteau, *Clapotis* obtient en effet par exemple ce qu'il désirait tant, assouvissant ainsi sa gourmandise, et reçoit de surcroît, dans le même temps, la preuve de l'affection de ses amis – plus amusés et attendris qu'énervés, par la ruse du gourmand. Loin de mettre en scène une morale exposant la manière dont celui qui aime « trop » manger est amené à se repentir, cet album propose par ailleurs une fin laissant plutôt présager le maintien du comportement alimentaire de ce personnage : « "Tu ne seras plus gourmand, hein, Clapotis ?" "C'est promis ! Jusqu'à la prochaine fois !" ». De la même façon, dans le livre intitulé *Maman hérisson prépare un gâteau*, le « coquin » petit protagoniste, ayant mangé en cachette la totalité du pot de confiture destiné à garnir le gâteau que confectionne sa maman, ne se fait pas gronder. L'arrivée « providentielle » d'une voisine apportant à la famille un nouveau bocal de marmelade vient en effet aussitôt réparer la « bêtise » du jeune protagoniste et lui épargne ainsi toute réprimande. La gourmandise de *Félicité* conduit enfin cette jeune héroïne à la satisfaction de l'un de ses plus grands rêves. Bien qu'ayant volé une galette des rois dans l'atelier de son papa – boulanger –, la jeune fille parvient en effet à obtenir un baiser du garçon qu'elle aime en secret depuis plusieurs années. Celui-ci avoue ainsi, à la fin de l'album, à la fillette qu'il l'aurait choisie comme « reine » s'il avait découvert la fève dans sa propre part de gâteau.

De nombreux exemples témoignent ainsi de la manière dont la gourmandise est, dans les livres destinés aux enfants parus après la fin des années 1960, plus largement présentée comme un acte « positif ». De nombreux ouvrages publiés à cette époque proposent en effet une vision « décomplexée » de la gourmandise, mettant notamment en lumière le plaisir de manger et évoquant parfois les événements favorables pouvant découler de ce penchant.

¹⁸⁵ 12 ouvrages.

¹⁸⁶ 3 ouvrages.

3. Le retour d'une gourmandise culpabilisée

« *Tout le monde se fiche de sa bobine : "Hugo le gros ! Hugo le gros ! Tu seras bientôt aussi gros qu'un tonneau !"* » (Weishar-Giuliani, Legeay, 2011)

Cet âge d'or de la gourmandise est néanmoins mis à mal à la fin des années 1990. La mise en place, au début des années 2000, du premier Programme National Nutrition Santé, chargé de mettre en garde (notamment les enfants) contre les méfaits d'une alimentation trop généreuse en produits « *gras, salés [ou] sucrés* »¹⁸⁷, marque en effet le retour d'ouvrages de littérature de jeunesse proposant une vision « culpabilisée » et « culpabilisante » de la gourmandise. Certains albums dépeignent en effet en premier lieu la façon dont une alimentation trop riche peut engendrer des modifications physiques (prise de poids) ou encore des problèmes de santé (fatigue, essoufflement, difficulté à se mouvoir etc.)¹⁸⁸ :

« Et tandis que Minilune commençait à grignoter la tartine qu'il venait de lui servir, il en dévora six d'un coup. [...] **Roméo avait** tout simplement **gros**. Il avait même **énormément gros**. [...] "**Voilà ce qui arrive aux chats qui ne pensent qu'à manger**" dit-elle sur un ton très agaçant. »
(Holl, Frécon, *Roméo fait la cuisine*, Hatier, 1998)

« Gros loup abandonne la poursuite. Il est épuisé ! "**Je suis trop gros** pour attraper les lapins." "Même une pomme qui roule va plus vite que moi." »
(Counhaye, Sacré, *Gros loup*, Mijade, 1998)

« Tartoucha **mange n'importe quoi**, c'est pourquoi **il est si gras**. [...] "Zut, ze suis **trop lourd pour grimper**, dit Tartoucha **essoufflé**." [...] "Zut, ze suis **trop gras pour sauter**." [...] Tartoucha est **vite épuisé, son corps est si lourd à porter**. »
(Berreby, *Tartoucha le gros chat*, Anabet éditions, 2006)

« A la cantine, Hugo **s'empiffre** de frites et de mousse au chocolat. [...] "**On le voit quand même, ton bidon sous ton pull !!**" »
(Weishar-Giuliani, Legeay, *Hugo un héros...un peu trop gros*, Alice Jeunesse, 2011)

¹⁸⁷ Voir Chapitre 2.

¹⁸⁸ Voir Annexe 10.

Illustration 15. Personnages en surpoids



Holl, P., Frécon, S., <i>Roméo fait la cuisine</i> , Hatier, 1998		
Counhaye, G., Sacré, M-J., <i>Gros loup</i> , Mijade, 1998	Counhaye, G., Sacré, M-J., <i>Gros loup</i> , Mijade, 1998	Counhaye, G., Sacré, M-J., <i>Gros loup</i> , Mijade, 1998
Berreby, P., <i>Tartoucha le gros chat</i> , Anabet éditions, 2006	Berreby, P., <i>Tartoucha le gros chat</i> , Anabet éditions, 2006	Berreby, P., <i>Tartoucha le gros chat</i> , Anabet éditions, 2006
Weishar-Giuliani V., Legeay, C., <i>Hugo un héros...un peu trop gros</i> , Alice Jeunesse, 2011	Weishar-Giuliani V., Legeay, C., <i>Hugo un héros...un peu trop gros</i> , Alice Jeunesse, 2011	Weishar-Giuliani V., Legeay, C., <i>Hugo un héros...un peu trop gros</i> , Alice Jeunesse, 2011

Bien souvent à l'origine d'une prise de poids importante, la gourmandise est en second lieu présentée, dans certains ouvrages, comme pouvant participer à l'exclusion du gourmand. Cette mise à l'écart, non plus « choisie » comme elle a pu l'être, mais bien « subie », s'impose alors véritablement au protagoniste en surpoids. Les gourmands sont de cette façon parfois victimes de stigmatisation et subissent les moqueries acerbes de certains de leurs camarades :

« "La plus zolie des **grosses patates**, c'est Tartoucha, ah, ah, ah ! [...] **Ton gros derrière traîne par terre.**" »

(Berreby, *Tartoucha le gros chat*, Anabet éditions, 2006)

« Hugo est vraiment **très malheureux**. A l'école, **on se moque de son bidon** qu'il **essaie de cacher** sous son pull marron. "Hugo t'es nul ! Hugo t'es nul ! On le voit quand même, ton bidon sous ton pull !" [...] **Tout le monde se fiche de sa bobine** : "Hugo le **gros** ! Hugo le gros ! Tu seras bientôt **aussi gros qu'un tonneau** !" [...] "Hugo t'es le **Bibendum Michelin** avec ta **bouée autour des reins** !" [...] "Hugo t'es **bête** ! Hugo t'es bête ! Avec ton **gros ventre**, tu t'**casses la binette** !" »

(Weishar-Giuliani, Legeay, *Hugo un héros...un peu trop gros*, Alice Jeunesse, 2011)

Illustration 16. Scènes de stigmatisation des personnages en surpoids¹⁸⁹



¹⁸⁹ Légende : voir page suivante.

Berreby, P., <i>Tartoucha le gros chat</i> , Anabet éditions, 2006.	Berreby, P., <i>Tartoucha le gros chat</i> , Anabet éditions, 2006.	Berreby, P., <i>Tartoucha le gros chat</i> , Anabet éditions, 2006.
Weishar-Giuliani V., Legeay, C., <i>Hugo un héros...un peu trop gros</i> , Alice Jeunesse, 2011.	Weishar-Giuliani V., Legeay, C., <i>Hugo un héros...un peu trop gros</i> , Alice Jeunesse, 2011.	Weishar-Giuliani V., Legeay, C., <i>Hugo un héros...un peu trop gros</i> , Alice Jeunesse, 2011.
Weishar-Giuliani V., Legeay, C., <i>Hugo un héros...un peu trop gros</i> , Alice Jeunesse, 2011.		

Ainsi stigmatisés, les (jeunes) protagonistes présentant une surcharge pondérale font alors souvent le choix, dans ces albums, de perdre du poids, se conformant en conséquence aux normes physiques actuelles de minceur :

« "Et s'ils n'avaient pas tout à fait tort ? C'est vrai que **je suis quand même un peu gros**, même pour un héros ! **Si j'avais été un peu plus mince**, j'aurais pu porter le costume du grand Zorro, mon héros préféré !", se dit tout bas Hugo. »

(Weishar-Giuliani, Legeay, *Hugo un héros...un peu trop gros*, Alice Jeunesse, 2011)

« Tartoucha a **mal dormi. Il en a ras le bol** de Mélanie et de ses vilaines moqueries. **Il a envie de changer de vie.** »

(Berreby, *Tartoucha le gros chat*, Anabet éditions, 2006)

Illustration 17. Personnages en surpoids faisant de choix de changer de vie¹⁹⁰



¹⁹⁰ Légende : voir page suivante



Berreby, P., *Tartoucha le gros chat*, Anabet éditions, 2006.

Berreby, P., *Tartoucha le gros chat*, Anabet éditions, 2006.

Berreby, P., *Tartoucha le gros chat*, Anabet éditions, 2006.

Berreby, P., *Tartoucha le gros chat*, Anabet éditions, 2006.

Weishar-Giuliani V., Legeay, C., *Hugo un héros...un peu trop gros*, Alice Jeunesse, 2011.

Les répercussions non seulement physiques, mais également sociales du surpoids, se trouvent de la sorte relayées par des ouvrages de littérature de jeunesse plus nombreux à évoquer les régulations alimentaires se devant d'entourer la consommation de nourriture. Le début des années 2000 se caractérise ainsi, en dernier lieu, par la recrudescence d'albums délivrant de véritables savoirs nutritionnels¹⁹¹. De l'encouragement à manger des légumes, à la nécessité de faire du sport, en passant par l'impératif de ne pas manger « *trop gras, trop sucré ou trop salé* », ce sont en effet l'ensemble des préceptes véhiculés par le Programme National Nutrition Santé qui transparaissent dans certains ouvrages destinés aux jeunes lecteurs parus dès la fin des années 1990 :

« Vive les plats tout préparés, pas besoin de cuisiner. Miam-miam, les pizzas, les frites et les bonbons ! Tartoucha ne boit ni lait, ni eau. Que des sodas et des sirops. [...] Tartoucha se console devant la télévision. Il grignote du pop-corn, du saucisson et boit des litres de boisson. Puis quand il est bien fatigué, il va se coucher. [...] Chez sa cousine Aglaé, il y a un **potager**, et puis aussi un **verger**, et surtout **pas de télé**. [...] Aglaé lui **apprend à cuisiner**. [...] Tartoucha **ne mange plus toute la journée. Trois fois par jour et à quatre heures, un petit goûter c'est bien assez !** L'après-midi avec Aglaé **il se promène dans la forêt**. »
(Berreby, *Tartoucha le gros chat*, Anabet éditions, 2006)

« A la cantine, Hugo **s'empiffre** de frites et de mousse au chocolat. »
(Weishar-Giuliani, Legeay, *Hugo un héros...un peu trop gros*, Alice Jeunesse, 2011)

« "Tu nous détestes sans même nous connaître, gémit le **haricot**." "**Goûte au moins !** Ajoute la **citrouille**." »
(Brami, Barroux, *Goûte au moins !*, Circonflexe, 2005)

« **Les frites sont oubliées** et les parents sont enchantés ! »
(De Rosamel, De Rosamel, *Nous on n'aime pas les légumes*, Albin Michel Jeunesse, 2007)

« Trois brioches à la confiture, un morceau de camembert et une barre chocolatée. **Ce goûter est trop déséquilibré !** [...] un verre de lait, un fruit et une barre de céréales. **Voilà le goûter idéal !** »
(Beaumont, Blanchut, Dubois, *Princesse Parfaite. Zoé est gourmande*, Fleurus, 2007)

¹⁹¹ Voir Annexe 10.

Les comportements alimentaires sains sont de cette façon exposés et valorisés, tandis que les comportements alimentaires jugés inadéquats sont décrits en des termes parfois (très) négatifs.

Le début des années 2000 a ainsi vu l'offre en matière de littérature de jeunesse se garnir d'ouvrages proposant une vision « culpabilisée » et « culpabilisante » de la gourmandise. Faisant encourir aux gourmands des problèmes de santé, cette dernière est dans certains albums également présentée comme menaçant l'intégration sociale de ces derniers. Par la transmission de « savoirs nutritionnels » et de « règles alimentaires » (largement inspirées de celles délivrées dans le cadre du Programme National Nutrition Santé) certains livres proposent par ailleurs une vision plus « rationalisée » de la consommation de nourriture.

La vision de la gourmandise se trouve ainsi avoir connu de profondes mutations au fil des années. D'une gourmandise « péché moral » révélatrice d'un manque de contrôle de soi menaçant à la fois la vertu individuelle du gourmand et le lien social, à une gourmandise « risque sanitaire » susceptible de mettre en danger le capital santé et social de quiconque ayant un apport non régulé en nourriture, en passant par une gourmandise « plaisir » détachée de toute moralisation, la littérature de jeunesse est en conséquence le support de représentations hétérogènes de la gourmandise, auxquelles les enfants ont potentiellement accès.

Encadré 3. La gourmandise au prisme du genre

La gourmandise dans les livres pour enfants : un « apprentissage » par le masculin ?

Le corpus de livres pour enfants étudié dans le cadre cette recherche, révèle une surreprésentation de gourmands. Les personnages présentés comme étant très portés sur la nourriture sont en effet, dans les ouvrages analysés, majoritairement masculins. Cela ne veut bien entendu pas dire que la littérature de jeunesse n'a jamais mis – et ne met pas, de nos jours – en scène des gourmandes (on peut penser à l'inclination pour les mets sucrés de *Sophie* dans les histoires de la Comtesse de Ségur ou encore à celle de *Madame Trompette*). Toutefois, dans les livres considérés, les protagonistes identifiés comme étant gourmands sont essentiellement de sexe masculin. Nous pouvons en effet par exemple citer : *Frédéric, Plouf, Glouton l'ourson, Clapotis, Nicolas*, le jeune garçon de l'album *Les deux goinfres, Gros Loup, Pierre, Tartoucha* ou encore *Hugo*. Si ce déséquilibre numérique peut en partie être

expliqué par le fait que, dans les ouvrages destinés aux enfants, les personnages masculins sont généralement surreprésentés¹⁹² (Brugeilles, Cromer, Cromer, 2002), il peut à notre sens également être interprété comme une plus grande « tolérance » vis-à-vis des actes transgressifs masculins. Les garçons seraient en ce sens, dans les livres, davantage « autorisés » que les filles à outrepasser les « règles », que ces dernières observent sagement. Cette surreprésentation de gourmands ainsi que cette plus grande tolérance vis-à-vis des transgressions masculines, posent indéniablement question au sociologue. Néanmoins, par l'intermédiaire de ces ouvrages non explicitement « genrés »¹⁹³, les jeunes lectrices et les jeunes lecteurs sont mis au contact des mêmes « normes » en matière d'alimentation.

Au regard de cette remarque, deux albums ont plus particulièrement attiré notre attention.

Un livre pour les filles et un livre pour les garçons : vers une socialisation alimentaire différentielle selon le sexe

L'exemple des collections *Petit Ange Parfait* et *Princesse Parfaite*

Les Editions Fleurus Jeunesse sont à l'origine de la création de deux collections : l'une destinée de façon privilégiée aux petites filles : *Zoé Princesse Parfaite* (créée en 2005), l'autre s'adressant pour sa part principalement aux petits garçons : *Jules Petit Ange Parfait* (créée en 2006)¹⁹⁴. Les albums appartenant à ces collections fonctionnent sur le même principe. Chaque double page propose en effet une nouvelle situation. La page de gauche met en scène un jeune protagoniste ayant un comportement jugé « non conforme », la page de droite représente quant à elle le même personnage se comportant désormais conformément à ce qui est attendu de lui. Zoé et Jules – sur la page de gauche – se transforment ainsi respectivement en Princesse Parfaite et Petit Ange Parfait – sur la page de droite. Si les thèmes traités par ces

¹⁹² « La présence masculine s'affirme à l'intérieur des albums. Alors que la plupart présentent au moins un personnage de sexe masculin, moins des trois quarts mettent en scène un ou plusieurs personnage(s) de sexe féminin. Ce déséquilibre est encore accru chez les enfants : les petites filles apparaissent dans moins de la moitié des albums » (p.273).

¹⁹³ Il est en effet ici question de livres s'adressant aux filles comme aux garçons et non pas d'ouvrages orientés vers un public défini.

¹⁹⁴ Maison d'édition française créée en 1944 (Boulaire, 2013, p. 369), Fleurus fait, depuis soixante-dix ans, partie intégrante du paysage éditorial français pour la jeunesse. Les ouvrages considérés ont donné lieu à un fort tirage : environ 19 000 exemplaires vendus de *Zoé est gourmande* et 9 000 de *Jules est trop gourmand*. Source : EdiStat, Service d'informations et de statistiques pour l'édition, <http://www.edistat.com/> (site consulté le 25 Février 2015).

deux collections sont parfois dissemblables, un album portant sur la « gourmandise » a néanmoins été publié dans chacune d'elles : *Petit Ange Parfait. Jules est trop gourmand* (paru en 2007) et *Princesse Parfaite. Zoé est gourmande* (paru en 2009).

Dans ces deux albums – identiques donc sur un plan formel – Zoé et Jules apparaissent toutefois comme n'étant pas « mangés à la même sauce ». Bien qu'ayant été réalisés par les mêmes auteurs (Jacques Beaumont et Fabienne Blanchut) et par la même illustratrice (Camille Dubois), ces deux ouvrages proposent en effet aux jeunes lectrices et aux jeunes lecteurs des normes alimentaires sensiblement différentes.

Une transmission de normes alimentaires dissemblables en fonction du sexe

Une moindre tolérance à la gourmandise féminine

Les titres des deux ouvrages considérés : *Zoé est gourmande* et *Jules est trop gourmand*, mettent tout d'abord en exergue une moindre tolérance à la gourmandise des petites filles. S'il paraît en effet être reproché à Zoé d'être gourmande, c'est l'excès de gourmandise qui apparaît comme étant réprouvée chez Jules. *A priori* strictement proscrite pour les fillettes, la gourmandise semble de cette façon admise, bien que modérément, chez les garçonnetts.

Le protagoniste masculin étant représenté entouré de beaucoup plus de nourriture que la jeune héroïne féminine, les illustrations des deux premières pages de chacun de ces ouvrages viennent de surcroît renforcer cette idée. Sur la page de gauche de l'ouvrage destiné aux petits garçons, Jules – dont les poches regorgent de bonbons et de papiers de gâteaux – est mis en scène en train de déguster un pain au chocolat et d'accepter plusieurs cookies que lui propose l'une de ses camarades. Sur la page de droite, le garçonnet, plus raisonnable, se contente d'un biscuit et refuse la pâtisserie que lui offre un ami. Sur la page de gauche de l'ouvrage s'adressant cette fois-ci aux petites filles, Zoé est pour sa part présentée en train de croquer une pomme d'amour et de prendre une bouchée de la barbe à papa que lui tend l'un de ses copains. Sur la page de droite, la fillette, désormais assagie, doit quant à elle s'accommoder d'un ballon en forme de cœur et refuse la sucette que lui tend son petit camarade. Exhortées à ne pas être « *gourmande[s]* », les fillettes sont de la sorte encouragées à se passer de douceurs. Pour leur part incités à ne pas être « *trop gourmand[s]* », les garçonnetts sont quant à eux davantage amenés à réguler leur apport en friandises. Tolérée dans l'univers masculin,

la gourmandise apparaît ainsi dans cette première scène comme étant relativement « exclue » de l'univers féminin :

Illustration 19. Une moindre tolérance à la gourmandise féminine



Une responsabilisation plus marquée des petites filles

L'analyse textuelle de cette même scène révèle par ailleurs le fait que les garçons sont moins tenus pour responsables que les filles de leur gourmandise. Un verbe d'action et un pronom personnel sont en effet utilisés pour caractériser le comportement de Zoé : « *Zoé dévore tout ce qui lui tombe sous la main. Sucré, salé, elle ne sait pas s'arrêter* ». La conduite de Jules est pour sa part exprimée par un auxiliaire, puis par un pronom démonstratif et une tournure impersonnelle : « *[Jules] a constamment la bouche pleine. C'est parfois inquiétant* ». Petites filles et petits garçons ne sont de cette façon pas grammaticalement mis sur un pied d'égalité, les fillettes étant dès lors présentées comme étant plus « actrices » et plus « coupables » de leur conduite alimentaire que les garçonnetts.

Les jeunes filles sont de surcroît plus responsabilisées que les jeunes garçons. Tous deux par la suite mis en scène dans une situation où ils sont, après un repas, à nouveau tentés par de la nourriture, Zoé et Jules ne vont en effet pas devoir faire preuve de volonté dans une commune mesure. Le jeune garçon parvient à devenir un Petit Ange Parfait en constatant qu'il est repu :

« *Mais parfois, Jules est un Petit Ange Parfait ! Son estomac est rempli. Ca suffit pour aujourd'hui* ». La jeune fille doit pour sa part, à la boulangerie, devant d'appétissantes pâtisseries, faire preuve de détermination afin de réussir à devenir une petite fille raisonnable : « *Mais parfois Zoé est une Princesse Parfaite ! Comme elle se connaît, pour éviter d'être tentée, elle tourne la tête de l'autre côté* ». Alors que Jules est présenté comme étant rassasié, Zoé est ainsi quant à elle amenée à canaliser ses élans de gourmandise et à fournir un réel effort afin de ne pas succomber à la tentation. Les jeunes filles, « responsables » de leur gourmandise, sont de cette façon exhortées à faire des efforts. Les jeunes garçons, « sujets » à la gourmandise, sont pour leur part encouragés à manger à leur faim – bien qu'étant toutefois invités à ne pas ingérer plus de nourriture que leur appétit n'en demande.

Restrictions alimentaires pour les filles, apprentissage de la satiété pour les garçons

Les jeunes filles sont également davantage incitées que les garçons à la restriction, voire à la privation. Souvent présentée comme s'efforçant de limiter sa consommation alimentaire, Princesse parfaite est en effet fréquemment – aussi bien textuellement qu'iconographiquement – privée de nourriture. Comme nous l'avons vu précédemment, l'illustration de la page de droite de la première scène, présente Zoé se contentant d'un ballon en forme de cœur. Apprenant par la suite à résister à la tentation, la petite fille parvient à sortir de la boulangerie en n'ayant mangé aucune pâtisserie – tandis que le jeune garçon est, dans le même temps, représenté attablé, bien rassasié par le plat qu'il vient de déguster. Sur une autre double page enfin, tous deux réveillés par une petite faim nocturne, Zoé et Jules ne deviennent pas Princesse Parfaite et Petit Ange Parfait au même prix. Le petit garçon a en effet finalement passé une nuit sereine dans l'attente du repas matinal : « *Mais parfois, Jules est un Petit Ange Parfait ! Il attend le lever pour déguster son petit déjeuner* ». La jeune fille a pour sa part dû s'évertuer à oublier son envie de nourriture : « *Mais parfois Zoé est une Princesse Parfaite ! Même si un morceau de gâteau lui fait envie, elle s'efforce de ne plus y penser et reste dans son lit* ». Si Princesse parfaite apprend ainsi à ne pas céder à la tentation alimentaire et est, dans la plupart des scènes, tenue à l'écart de la nourriture, Petit ange parfait est quant à lui toujours représenté entouré de divers mets culinaires et fait pour sa part davantage l'apprentissage de la satiété. Les jeunes filles sont de cette façon plus souvent exhortées que les jeunes garçons à limiter leurs consommations alimentaires et paraissent de la sorte davantage soumises à des injonctions de restriction.

Des renforcements comportementaux dissemblables

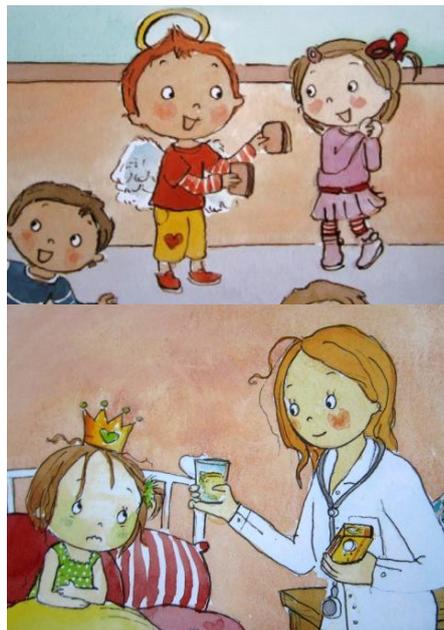
L'étude des deux albums considérés révèle par ailleurs le fait que les comportements alimentaires jugés adéquats ne sont pas inculqués de la même manière aux petites filles et aux petits garçons. L'attitude souhaitée est en effet enseignée à Zoé par un « renforcement négatif » de sa mauvaise conduite. Le comportement souhaité est pour sa part enseigné à Jules par un « renforcement positif » de ses bons agissements. Une double page de chaque ouvrage met plus particulièrement en scène une telle situation de « renforcement ». Dans le livre destiné aux petites filles, le mauvais comportement de Zoé est dénigré sur la page de gauche, tandis que la bonne attitude de cette dernière ne fait pas l'objet de gratification sur la page de droite : « *Dans le verger, Zoé a mangé beaucoup trop d'abricots. Papi a dû la gronder, car il n'en restait pas assez pour Mamy, qui voulait faire un clafoutis. Mais parfois Zoé est une Princesse Parfaite ! Elle aide à la cueillette mais n'en savoure que quelques-uns, en prenant le temps de les apprécier vraiment.* » Inversement, dans l'ouvrage s'adressant aux petits garçons, le mauvais comportement de Jules n'est pas particulièrement dévalorisé sur la page de gauche, tandis que la bonne attitude de ce dernier est saluée sur la page de droite : « *Le jour de son anniversaire Jules dévore une bouchée de son gâteau avant même d'ouvrir ses cadeaux. Mais parfois, Jules est un Petit Ange Parfait ! Il souffle ses bougies, remercie et sert ses amis. Maman est ravie !* ». Plus généralement, Zoé est davantage mise en scène dans des situations « négatives » – mettant en conséquence à de nombreuses reprises sa maman en colère : « *Papi a dû la gronder. [...] En passant devant la crêperie, Zoé a fait la comédie. Elle voulait une crêpe à la confiture de mûre. Maman a refusé [...] Dans sa chambre, Zoé fait des réserves. Ouh là là, Ce n'est pas bien ça. [...] Zoé a supplié Maman de lui acheter une glace à trois boules. Evidemment, elle n'a pas fini ! [...] Zoé a dévoré tous les œufs en chocolat en une seule fois, même ceux d'Adam, qui n'était pas content* ». Jules est pour sa part plus fréquemment présenté dans des situations « positives », bien que pourtant « inadéquates » : « *A la cantine, Jules est enchanté quand Barnabé ne termine pas sa cuisse de poulet. [...] Jules, le gourmand, adore Halloween, non pas pour son déguisement, mais parce qu'il peut, sans se faire gronder, dévorer des friandises à volonté. [...] Jules a à peine terminé son assiette qu'il en redemande : j'en veux beaucoup, beaucoup, j'ai une faim de loup. [...] Quand Jules aide Mamy à faire un gâteau au chocolat, il ne résiste pas et lèche le plat. Le « pas cuit », il aime beaucoup ça !* ». Cette différence de traitement est également visible à travers l'iconographie. Dans l'album *Princesse Parfaite*, les adultes font en effet à quatre reprises les gros yeux à la petite fille. Le grand-père de Zoé puis sa maman ont par ailleurs,

chacun sur une illustration de l'album, un geste légèrement menaçant (main droite en l'air) envers ce jeune protagoniste féminin. Dans l'ouvrage *Petit Ange Parfait*, la maman du jeune garçon ne fronce pour sa part qu'à deux reprises légèrement les sourcils. La gourmandise des jeunes filles apparaît ainsi comme étant davantage réprimée que celle des jeunes garçons.

Des dénouements « inégaux »

Les deux albums considérés proposent enfin des dénouements fortement différents. Jules est en effet présenté comme étant devenu un Petit ange parfait enclin à partager son goûter avec ses camarades : *« Mais si Daphné a oublié son goûter, [Jules] partage le sien bien volontiers. Jules n'est plus aussi gourmand, il est devenu un Petit Ange Parfait »*, tandis que Zoé, devient une Princesse parfaite à la suite d'une douloureuse indigestion lui ayant servi de « leçon » : *« Quand Zoé a fini toutes les cerises du panier, elle a eu très mal au ventre. Papa et maman ont dû faire venir le médecin parce qu'elle se tordait de douleur. Depuis cette indigestion, Zoé a compris la leçon ! Elle est devenue une vraie Princesse Parfaite »*. Les illustrations de cette ultime scène sont également évocatrices puisque l'on peut y voir un petit garçon souriant proposant un peu de son goûter à l'une de ses jolies camarades de classe ; et une fillette, verte de douleur, ne semblant pas très fière de son comportement. La fin de l'histoire se révèle ainsi heureuse et valorisante pour le jeune garçon, tandis qu'elle se trouve être douloureuse et dévalorisante pour la jeune fille.

Illustration 20. Des dénouements inégaux



Par l'intermédiaire de ces deux albums, jeunes filles et jeunes garçons ne sont ainsi pas mis au contact des mêmes normes alimentaires. Les petites filles, pour lesquelles la moindre gourmandise semble proscrite, apparaissent en effet comme étant précocement responsabilisées et orientées vers des comportements auto-restrictifs. Ces dernières assistent à l'inculcation de comportements alimentaires jugés adéquats par un « renforcement négatif » des écarts du jeune protagoniste féminin à la « règle » et voient les « mauvais » comportements de ce dernier caractérisés par un champ lexical empreint de négativité. Les petits garçons, devant pour leur part uniquement veiller à ne pas sombrer dans l'excès de gourmandise, paraissent quant à eux responsabilisés dans une moindre mesure et davantage initiés à la sensation de satiété qu'à la restriction alimentaire. Ces derniers assistent à l'inculcation de comportements alimentaires jugés adéquats par un « renforcement positif » des agissements conformes à la « règle » du jeune protagoniste masculin et voient les « bonnes » conduites de ce dernier valorisées par un champ lexical empreint de positivité.

Les normes de genre, tout comme les représentations de la gourmandise véhiculées par les livres destinés aux petites filles et aux petits garçons, apparaissent de la sorte comme n'étant pas toutes identiques. Si les albums étudiés sont nombreux à transmettre une vision « traditionnelle » de la répartition des tâches domestiques, certains ouvrages proposent néanmoins aux jeunes lecteurs d'autres « modèles de comportement », fondés soit sur une égalité relative entre les hommes et les femmes, soit sur une véritable inversion des rôles masculins et féminins. De la même manière, la littérature de jeunesse diffuse des représentations dissemblables – voire divergentes – de la gourmandise. Tantôt « diabolisée », tantôt valorisée, la consommation (excessive) de nourriture est en effet, dans les albums ayant été analysés, parfois encouragée, parfois (vivement) réprimée. L'offre en matière de livres pour les enfants n'étant pas exclusive, ouvrages anciens et albums plus récents sont dès lors amenés à se côtoyer, donnant potentiellement accès, aux jeunes lecteurs, à des normes (en matière de genre ou d'alimentation) différentes, voire contradictoires. Comment les petites filles et les petits garçons s'orientent-ils alors dans cet enchevêtrement de représentations ? Comment les enfants parviennent-ils à faire sens de normes divergentes ? Quelle « influence » une telle diversité de représentations peut-elle dès lors avoir sur l'acte de réception ?

III. Consonance/dissonance des normes et activité réflexive

1. Convergence des messages socialisateurs : le renforcement d'un modèle « unique » de comportement

« [L]a transmission des valeurs culturelles s'orchestre à l'unisson, sans dissonances »

(Gianini Belotti, 1974, p. 114)

Les chercheurs ayant évoqué (plus ou moins explicitement) l'influence que pouvaient avoir, sur les enfants, les modèles de comportement véhiculés par la littérature de jeunesse ont pour la plupart d'entre eux travaillé sur le genre et invoqué – ne serait-ce qu'implicitement – la forte similarité des représentations transmises, à ce sujet, aux jeunes lecteurs.

Dans son ouvrage fondateur intitulé *Du côté des petites filles*, Elena Gianini Belotti (1974) s'applique à mettre en lumière l'ensemble des éléments concourant, selon elle, à assigner des qualités différentes aux filles et aux garçons. L'auteure y mentionne les divers messages socialisateurs (concernant les rôles féminins et masculins) délivrés aux enfants par la sphère familiale, par l'institution scolaire ou encore par divers objets culturels de l'enfance :

« En Lucanie, **lorsque naît** un garçon, on jette un bac d'eau dans la rue pour symboliser que le petit garçon qui est né est destiné à parcourir tous les chemins du monde ; lorsque naît une petite fille, l'eau est répandue dans l'âtre, pour signifier qu'elle passera sa vie enfermée dans les murs domestiques. [...] Durant une visite que j'ai faite à une jeune femme, mère d'un garçon et d'une fille presque du même âge, elle a demandé au garçon d'ouvrir la porte du garage et à la fille de m'apporter un verre de lait. Les deux enfants pouvaient certainement l'un comme l'autre ouvrir le garage ou apporter le verre de lait, mais ce n'est pas un hasard si l'on a **choisi la tâche** considérée la plus "masculine" pour l'un et celle plus "féminine" pour l'autre. [...] Les deux orientations fondamentales de l'éducation des petites filles sont parfaitement respectées dans le **répertoire des jouets** offerts : la tenue de la maison et le soin de sa propre beauté. [...] **Les vieilles légendes** nous offrent des femmes douces, passives, muettes, seulement préoccupées par leur beauté, vraiment incapables et bonnes à rien. En revanche, les figures masculines sont actives, fortes, courageuses, loyales, intelligentes. [...] **A l'école maternelle**, petits garçons et petites filles trouvent une confirmation éclatante de la situation sociale et de la division des rôles masculins et féminins ; car là où l'on s'occupe d'eux, les hommes sont tout à fait absents. Le travail de la

mère ainsi que celui des enseignantes n'est pas perçu comme un travail à proprement parler, mais comme un service [...] plus ou moins bénévole et totalement gratuit. » (p. 29 ; p. 82 ; p. 96 ; p. 128 et pp. 153-154)

Par sa démonstration, cette chercheuse met en exergue la cohérence des messages transmis aux enfants, soulignant le fait que « [l]a transmission des valeurs culturelles s'orchestre à l'unisson, sans dissonances » (p. 114). A l'origine de mutations sociétales importantes, la période des *Trente Glorieuses* apparaît ainsi, néanmoins, comme étant traversée par des normes de genre relativement identiques. Les modèles de comportement « genrés » donnés à voir aux enfants par les différentes instances de socialisation se renforçant en conséquence mutuellement, les petites filles et les petits garçons ne peuvent dès lors concevoir des définitions alternatives du masculin et du féminin. Dans ce contexte historique particulier, les livres pour les enfants sont de cette façon, selon Elena Gianini Belotti, des éléments de socialisation parmi d'autres, participant à l'intériorisation de rôles sexuellement différenciés :

« La littérature enfantine a **exclusivement pour fonction de confirmer les modèles déjà intériorisés** par les enfants. [...] La force émotive avec laquelle les enfants s'identifient à ces personnages [leur] confère un grand pouvoir de suggestion, qui se trouve **renforcé** par **d'innombrables messages sociaux tout à fait cohérents**. » (p. 114 et p. 129)

Si la littérature de jeunesse participe à cette époque, selon cette chercheuse, à l'intériorisation, par les enfants, des « *devoirs qui incombent à l'un et à l'autre sexe* » (p. 82), c'est ainsi avant tout, non seulement parce que les messages qu'elle délivre sont relativement similaires, mais également parce que les informations qu'elle diffuse entrent en résonance avec celles transmises par les autres sphères de socialisation côtoyées par les jeunes générations.

Afin de dénoncer l'effet délétère des mises en représentation du masculin et du féminin sur la construction identitaire des petites filles, les chercheuses ayant plus récemment étudié les livres pour l'enfance sous l'angle du genre, mentionnent également – bien que souvent plus implicitement – le caractère « général » des modèles sexuellement différenciés transmis aux jeunes lectrices et aux jeunes lecteurs par l'intermédiaire des albums. Dans leurs différents travaux, elles s'attachent en effet à mettre en évidence le fait que la littérature de jeunesse propose essentiellement aux enfants des images stéréotypées :

« Les femmes est les filles **sont plus souvent représentées** à l'intérieur plutôt qu'à l'extérieur, dans un lieu privé plutôt que public, dans des attitudes plus passives qu'actives. » (Dafflon-Novelle, 2006, p. 307-308)

« Les personnages féminins sont les seuls pour lesquels **nous n'avons relevé aucune pratique** sportive ni la possession d'objets marquant l'autonomie, l'insertion professionnelle ou la reconnaissance intellectuelle. **D'une manière générale et redondante**, les filles et les femmes **sont cantonnées** dans les liens familiaux ou dans un travail de type informel. Parallèlement, les personnages masculins fonctionnent de manière privilégiée dans la sphère publique. De surcroît, le monde du savoir et de la connaissance est **exclusivement** l'apanage des personnages masculins : le maître est un homme, comme l'élève de CM2 en fin de cursus primaire est représenté majoritairement sous les traits d'un garçon. » (Brugelles, Cromer, Locoh, 2005, pp. 91-92)

« **Dans quels livres celles-ci vont-elles rencontrer des images valorisantes et valorisées de leur propre sexe ? Quel scénario va leur suggérer de prendre des risques, de se rêver d'autres destins ?** » (Nières-Chevrel, 2005, p. 22)

Ces auteures évoquent ainsi la relative uniformité des normes de genre transmises aux petites filles et aux petits garçons par les ouvrages leur étant destinés. Relevant la propension des albums pour enfants à être « sexistes » (Dafflon-Novelle, 2002, p. 323 ; Cromer, Turin, 1998, p. 224), ces chercheuses déplorent alors, pour la plupart, les conséquences, selon elles néfastes, que pourrait avoir sur les jeunes générations (et plus particulièrement sur les jeunes lectrices) une telle exposition à des messages cantonnant les protagonistes féminins à des rôles peu variés (consistant à s'acquitter des tâches domestiques et ménagères), se déroulant essentiellement au sein de la sphère privée (fréquemment à l'intérieur du domicile familial) :

« Non seulement les éducatrices et les éducateurs n'ont pas clairement conscience des stéréotypes véhiculés dans les ouvrages qu'ils acquièrent et proposent à leurs lectrices et lecteurs, mais **ils minorent trop souvent l'impact sur les enfants** des textes et des images des albums lus et relus. (Cromer, Turin, 1998, p. 224) Anne Dafflon **s'inquiète des conséquences sur les jeunes lectrices.** » (Nières-Chevrel, 2005, p. 22)

L'« intériorisation », par les jeunes lecteurs, de certains modèles de comportement véhiculés par les albums semblerait en conséquence, pour ces chercheuses, en partie découler de la relative similarité de ces représentations. Nous avons néanmoins démontré que, concernant la

consommation de nourriture comme la répartition des rôles entre les hommes et les femmes, les ouvrages de littérature de jeunesse diffusent des normes et des représentations dissemblables, voire parfois contradictoires. Quelle influence cette moindre « harmonie » normative est-elle alors à même d'avoir sur la réception, par les enfants, des normes de genre et des représentations de la gourmandise transmises par les livres ?

Il est par ailleurs également à souligner le fait que le contexte historique dans lequel nous nous trouvons est à bien des égards différent de celui dans lequel Elena Gianini Belotti a réalisé sa recherche. Nous avons en effet mis en lumière la « cacophonie » normative au centre de laquelle se trouvait aujourd'hui l'alimentation. Nous avons également montré que les frontières entre les activités masculines et les activités féminines (notamment entre cuisine quotidienne et cuisine professionnelle) étaient notamment parfois amenées à se « troubler ». Or, si Anne Dafflon-Novelle relève bien, dans ses travaux, le fait que les informations diffusées, sur le genre, par l'intermédiaire de la littérature de jeunesse, peuvent être en inadéquation avec celles transmises par d'autres sphères de socialisation (et notamment par la sphère familiale) elle n'en évoque pas moins l'influence selon elle délétère des représentations des rôles masculins et féminins contenues dans les livres, sur la construction identitaire des enfants :

« Même si dans le contexte familial les parents se partagent les tâches, **comme dans les matériaux donnant une représentation de la réalité**, les femmes sont plus souvent représentées dans les activités ménagères que les hommes, **les enfants vont étiqueter ces activités comme typiquement féminines**. » (Dafflon-Novelle, 2006, p. 20)

Dans cette thèse, nous nous demandons justement quelle est la place la littérature de jeunesse dans le processus de socialisation des petites filles et des petits garçons et quelle peut être l'influence d'une « dissonance normative » sur l'acte de réception. Confrontés à des modèles de comportement dissemblables (soit par l'intermédiaire de deux livres différents, soit par l'intermédiaire d'un album et de l'« éducation » familiale prévalant au sein de leurs foyers respectifs) comment les jeunes lecteurs parviennent-ils en effet à faire sens des normes de genre et des représentations de la gourmandise véhiculées par les livres leur étant adressés ? Si la convergence des messages socialisateurs peut participer à l'intériorisation de certains comportements (Gianini Belotti, 1974), quels « effets » la diversité des représentations

aujourd'hui véhiculées par les livres, est-elle pour sa part susceptible de produire sur la réception, par les enfants, des normes transmises par la littérature de jeunesse ?

2. Divergence des messages socialisateurs : une sollicitation de la capacité réflexive ?

« *L'action ne peut jamais être parfaitement justifiée par rapport à toutes les références qui ont cours dans la société. Les acteurs doivent donc développer un travail de réflexivité [...].* »

(Derouet, 2003, p. 76)

A l'issue des *Trente Glorieuses*, la France – comme la plupart des pays occidentaux – fait son entrée dans l'ère de la société de consommation, qui reconnaît progressivement les enfants comme des consommateurs à part entière (Cook, 2004), ces derniers devenant alors peu à peu, et de plus en plus jeunes, la cible directe des entreprises (Buckingham, 2003). Dans ce contexte, les messages à destination des jeunes générations se multiplient et ne s'orchestrent plus nécessairement, comme cela a auparavant pu être le cas, « à l'unisson » (Belotti, 1974). En admettant que la transmission de valeurs et de normes strictement uniformes donne force à ces dernières et favorise en conséquence leur intériorisation, la diffusion de représentations hétérogènes (par l'accès qu'elle offre à des modèles de comportement différents, voire divergents) ne serait-elle pas susceptible de favoriser, chez les jeunes lecteurs, un rapport davantage emprunt de réflexion, vis-à-vis des normes leur étant adressées ?

Bien que portant sur des objets de recherche différents du nôtre, les travaux de quelques sociologues évoquent (plus ou moins directement) l'influence de l'hétérogénéité des références normatives, sur la mise en œuvre de capacités de réflexion chez les individus. Dans son article intitulé « *Education : pour sortir de l'idée de crise* », François Dubet (2003) mentionne en effet la manière dont le déclin de ce qu'il nomme le *programme institutionnel* (engendré par une prise de conscience de l'incompatibilité de certaines logiques le sous-tendant¹⁹⁵) a conduit les enseignants à avoir un rapport davantage « *réflexif* » à leur activité :

« Plus on s'éloigne du programme institutionnel, plus **ces logiques deviennent autonomes, voire contradictoires**, parce qu'elles en appellent à des principes et à des **normes** de justice

¹⁹⁵ Inculcation de « normes conformistes » et « promotion d'un sujet » par exemple.

faiblement compatibles. [...] [Les enseignants] [...] doivent, en réalité, faire des **choses contradictoires** : faire entrer les élèves dans une culture commune, les préparer aux compétitions scolaires et sociales et reconnaître chacun comme un individu singulier. **De manière générale, le travail de socialisation est de plus en plus "réflexif".** » (p. 62 et 63)

Le fait de percevoir des logiques comme étant contradictoires serait de cette façon susceptible d'amener les individus à réfléchir davantage à la mise en œuvre de ces dernières. Evoquant la crise des années 1960/1970 – caractérisée par l'introduction du relativisme notamment provoquée par la mise « à l'épreuve de la promesse de l'égalité des chances » (Derouet, 2003, p. 71) –, Jean-Louis Derouet (2003) souligne également la façon dont l'institution scolaire est aujourd'hui confrontée à des individus aux références multiples, cette pluralité les conduisant dès lors, selon lui, à « *développer un travail de réflexivité permanent* » :

« [Le] fonctionnement [de l'école] repose sur un bricolage permanent (Javeau 2001) qui doit faire tenir ensemble des idées, des forces, des objets, des personnes dont les intérêts et les **références** sont **différents**. Cela implique un **nouveau rapport aux normes** fondé sur la **capacité à s'orienter dans un univers complexe** et à coordonner l'action entre des personnes qui ne partagent pas les mêmes valeurs. L'affirmation de l'individu [...] est aussi un effet de cette **pluralité de références** qui appelle l'exercice d'un jugement beaucoup plus autonome que par le passé. **L'action ne peut jamais être parfaitement justifiée par rapport à toutes les références qui ont cours dans la société.** Les acteurs doivent donc développer un **travail de réflexivité** permanent pour identifier les défauts qui ne cessent d'apparaître : lorsque leur action est à peu près satisfaisante dans un registre, il est fort probable qu'elle soit défailante dans beaucoup d'autres. [...] Le parcours qui précède montre que l'école est entrée dans une période qui se caractérise par la **diversité des références** et la nécessité pour les acteurs de **construire des bricolages qui tiennent compte de cette pluralité.** » (p. 76 et 80)

Soumis à des injonctions parfois contradictoires, comment les enfants composent-ils alors avec les différents messages qu'ils reçoivent ? Les petites filles et les petits garçons sont-ils, dans ce contexte, amenés à avoir un rapport plus réflexif aux différentes « normes » leur étant transmises, y compris vis-à-vis de celles diffusées par la littérature de jeunesse ?

*

Loin d'être le support de normes et de valeurs identiques, la littérature de jeunesse véhicule ainsi des mises en représentations relativement dissemblables, non seulement de la consommation de nourriture, mais également des rôles masculins et féminins. Dans les albums, la gourmandise est en effet présentée aux enfants comme étant parfois un plaisir, parfois un acte répréhensible. De la même façon, des ouvrages proposant tantôt une division stricte des tâches entre les hommes et les femmes, tantôt un partage plus équitable de celles-ci entre les sexes, se côtoient dans l'offre en matière de littérature à destination des (très) jeunes lecteurs.

Dans le même temps, les différentes sphères de socialisation côtoyées par les petites filles et par les petits garçons (famille, école, médias, etc.) transmettent une multitude d'informations, ne se révélant pas toujours « cohérentes ». Des messages prônant tantôt le plaisir gustatif, tantôt les méfaits d'une alimentation trop riche en produits « gras, salés [ou] sucrés » sont en effet diffusés auprès des enfants, notamment par l'intermédiaire de la sphère médiatique¹⁹⁶. Cette même sphère propose également des visions parfois moins stéréotypées du masculin et du féminin que ne peuvent le faire certains albums¹⁹⁷. Des normes relativement « homogènes » des *Trente Glorieuses*, aux injonctions contradictoires de la société de consommation, les enfants sont ainsi désormais au centre d'un puzzle de références pouvant être contradictoires. Si l'on peut être amené à penser qu'une consonance des modèles participe à une intériorisation de ces derniers, la multiplicité de références normatives est en revanche, pour sa part, nous l'avons montré, susceptible de solliciter la réflexivité des acteurs. Quelle influence la pluralité de normes (alimentaires et de genre) transmises aux enfants a-t-elle alors sur l'acte de réception ? De quelle manière s'agencent par ailleurs, lors de la lecture d'albums, les savoirs véhiculés par les différentes sphères de socialisation côtoyées par les jeunes lecteurs ? Quel est en conséquence le poids socialisateur de chacune de ces instances ?

Si les mises en représentation contenues dans les livres pour enfants apparaissent ainsi comme posant un certain nombre de questions en termes de réception, la manière dont ces dernières y sont énoncées est à notre sens tout autant susceptible d'interroger ce processus.

¹⁹⁶ Voir Chapitre 2.

¹⁹⁷ Voir Chapitre 2.